

La transcription

Ensemble Intercontemporain

**Vendredi 29
novembre 2002**

Vous avez dorénavant la possibilité de consulter
les notes de programme en ligne,
2 jours maximum avant chaque concert :
www.cite-musique.fr

« *J'ai passé la moitié de ma vie à rechercher, dans mes interprétations, la fidélité maximale au texte – notamment dans les œuvres de Schubert, que j'aime profondément –, pour reconnaître aujourd'hui qu'une interprétation fidèle à l'original ne peut pas exister* ». Posant ses pas dans ceux de Schubert, le compositeur et chef d'orchestre Hans Zender nous convie, en compagnie du ténor Kurt Azesberger, des musiciens de l'Ensemble Intercontemporain et de Jonathan Nott, à son « interprétation composée » du célèbre cycle de lieder, comme à un voyage dans le voyage.

Vendredi 29 novembre - 20h

Salle des concerts

Hans Zender (*1936)

*« Le Voyage d'hiver » de Schubert,
une interprétation composée*

90'

Kurt Azesberger, ténor
Jonathan Nott, direction
Ensemble Intercontemporain

durée du concert : 1h40 sans entracte

Coproduction Cité de la musique / Ensemble Intercontemporain

Hans Zender

« *Le Voyage d'hiver* »
de Schubert,
une interprétation
composée (1993)

Depuis qu'on a inventé la notation, la transmission de la musique est divisée en deux réalités : d'une part la réalité du texte fixé par le compositeur, d'autre part la réalité sonore, actualisée par l'interprète. J'ai passé la moitié de ma vie à rechercher, dans mes interprétations, la fidélité maximale au texte – notamment dans les œuvres de Schubert que j'aime profondément –, pour reconnaître aujourd'hui qu'une interprétation fidèle à l'original ne peut pas exister. Mis à part le fait que j'ai changé de nombreux éléments dans *Voyage d'hiver* – les instruments, les salles de concerts, la valeur de notes marginales etc., – il faut comprendre que toute écriture notée est d'abord une invitation à l'action, et non pas une description exacte de sons. Il faut l'effort créateur de l'interprète, son tempérament, son intelligence, sa sensibilité développée par l'esthétique de son temps pour qu'une exécution soit vraiment vivante et excitante. Quelque chose d'essentiel est alors transmis de l'interprète à l'œuvre : il devient coauteur.

Est-ce une altération ? Je dirais plutôt : une transformation créatrice. Les œuvres musicales offrent, comme les pièces de théâtre, la chance d'être rajeunies par les grandes interprétations. Ces interprétations ne font pas seulement connaître quelque chose sur l'interprète, mais révèlent aussi des aspects nouveaux de l'œuvre.

Le Voyage d'hiver est un objet de culte de notre tradition musicale, c'est un des grands chefs-d'œuvre européens. Est-ce lui rendre justice que de l'exécuter de la façon conventionnelle avec deux messieurs en habit, un piano Steinway et une salle d'habitude très grande ? Souvent on pense aussi qu'il faut se rapprocher de la sonorité de l'original historique. L'original « sacré » est aujourd'hui pratiqué avec piano-forte, pianos à queue de Schubert, violon court et flûte en bois. C'est bien, mais il ne faut pas céder à l'illusion que ces représentations avec des instruments anciens font renaître automatiquement l'esprit de l'époque de la composition. Nos habitudes

d'écoute et nos oreilles ont trop changé, et nous sommes trop marqués par la musique écrite après Schubert. Souvent même, une exécution « historiquement fidèle » est perçue comme « altération » de ce qui nous est familier. Ma propre lecture du *Voyage d'hiver* ne cherche pas une nouvelle interprétation expressive, mais elle profite systématiquement des libertés que chaque interprète s'attribue normalement de façon intuitive : ralentissement ou accélération du tempo, transposition dans d'autres tons, mise en valeur des nuances et des couleurs. A cela s'ajoutent les possibilités de « lecture » : sauts à l'intérieur du texte, lignes répétées, continuité interrompue, comparaison de lectures différentes d'un même passage... Dans ma version, toutes ces possibilités sont soumises à la discipline de la composition et forment ainsi des enchaînements formels qui se superposent à l'original de Schubert. La transformation de la sonorité du piano en polychromie orchestrale n'est qu'un aspect parmi beaucoup d'autres : il ne s'agit nullement d'une « coloration » unidimensionnelle, mais d'une permutation de couleurs sonores dont l'ordre est indépendant des lois formelles de la musique de Schubert. Les rares « contrefactures » (c'est-à-dire des ajouts d'invention libre à la musique de Schubert : préludes, postludes, interludes ou mélodies ajoutées simultanément) ne sont qu'une forme extrême de ces procédés. On se rappellera que plusieurs des grands pianistes du début du siècle aimaient improviser des transitions d'un morceau à l'autre dans leurs programmes... Un autre moyen extrême dont mon arrangement fait usage est le déplacement des sons dans l'espace. Il est dès lors évident que tous les moyens artistiques décrits ont aussi leur côté poétique et symbolique. Les musiciens eux-mêmes partent en voyage, les sons vagabondent dans la salle et même au-dehors. Certaines des modifications apportées à l'original, évoquées plus haut, éclairent ainsi l'idée poétique du lied en question.

Dans ses *Lieder*, Schubert lui-même utilise des « chiffres » sonores pour réaliser l'unité magique du texte et de la musique qui caractérise surtout ses cycles tardifs. Au « mot générateur » de chaque poème, il associe une figure musicale en germe qui évolue dans le temps au cours du lied entier. Les modifications structurelles de mon arrangement découlent toujours de ces germes, et leur développement va au-delà du texte schubertien : le bruit des pas dans les numéros 1 et 8, le souffle du vent (n^{os} 2, 19 et 22), le tintement de la glace (n^{os} 3, 7), la recherche éperdue du passé (n^{os} 4, 6), les hallucinations et feux follets (n^{os} 9, 11, 19), le vol du corbeau, le tremblement des feuilles qui tombent, le grondement des chiens, les bruits d'une voiture de poste qui s'approche...

Du point de vue stylistique, il convient de rappeler que les germes contenus dans les œuvres tardives de Schubert n'écloront que plusieurs décennies après leur composition : chez Bruckner, Wolf, Mahler. Dans certains passages du *Voyage d'hiver*, on est tenté de voir une préfiguration de l'expressionnisme de notre siècle. Ces perspectives vers l'avenir, mon arrangement voudrait les révéler au même titre que l'enracinement de Schubert dans la musique populaire. Dès le premier lied, plusieurs perspectives esthétiques se fondent : l'archaïsme de l'accordéon et de la guitare, la culture intimiste du quatuor à cordes, le dramatisme extraverti des symphonies du romantisme tardif, le symbolisme brut sous-jacent dans les formes sonores modernes... Il fallait d'ailleurs trouver une solution propre pour chaque lied, de sorte que l'ensemble du cycle fait plutôt penser à une randonnée aventureuse qu'à une promenade bien définie.

Une dernière réflexion : Puisque, dans la deuxième partie, le *Voyage d'hiver* évolue vers une confrontation avec la mort (et l'adieu à la bien-aimée, un adieu à la vie elle-même), une stratégie particulière s'imposait pour la conclusion. Le rapport avec l'original historique, encore très net au

début, devient de plus en plus instable dans mon arrangement. Le monde « intact » de la tradition s'éloigne de plus en plus, il nous échappe inéluctablement. Dans le n°18, *Stürmischer Morgen (Le Matin d'orage)* – les structures de Schubert, en correspondance avec le texte, éclatent en lambeaux (de nuages) qui voltigent *in mattem Streit (luttant avec lassitude)* ; la mélodie sereine du n°19, *Täuschung (Illusion)* se mue en chimère trompeuse d'un son unique surgissant telle une idée fixe ; dans *Mut (Courage)* la tempête hivernale siffle tellement dans les oreilles du lecteur (de l'auditeur) que celui-ci est rejeté au point de départ. L'étrange chant des trois *Nebensonnen (Les Parhélies)* est interprété comme la perte définitive de la réalité : la partition présente trois tempos concurrents simultanés, et il est impossible d'en choisir un comme repère pour les deux autres... Dans *Der Leiermann (Le joueur de vielle)*, enfin, disparaît non seulement l'ordre temporel de la mesure, mais aussi la stabilité harmonique de l'espace : par des quintes inférieures (déduites de la quatrième mesure du lied de Schubert), les figures perdent le « contact avec le soi » et, à la fin, paraissent « glisser dans la terre ». On dit que Schubert, à l'époque où il composait ces lieder, semblait bouleversé les rares fois qu'il se montra chez ses amis. Les premières interprétations devaient plutôt effrayer le public que le ravir. Sera-t-il possible de briser la routine esthétique de nos récitals et concerts, où des émotions de ce genre sont devenues pratiquement impossibles, de sorte que nous puissions éprouver à nouveau ces impulsions vitales, cette violence existentielle de l'original ?

Hans Zender

traduction Josef Winiger – extrait du livret du CD BMG n° 0902668067 2

Composition : 1993 ; création : 21 septembre 1993 à Francfort par Hans Peter Blochwitz (ténor) et l'Ensemble Modern sous la direction de Hans Zender ;

dédicace : à la mémoire de mon père (1893-1973) ; effectif : ténor solo ;
2 flûtes/flûtes piccolo, hautbois/hautbois d'amour/mélodica, hautbois/cor
anglais, clarinette/mélodica, clarinette/clarinette basse/saxophone soprano,
basson, basson/contrebasson, cor, trompette/cornet, trombone/trombone alto,
timbales, 3 percussions, harpe/machine à vent, guitare/machine à vent,
accordéon/machine à vent, 2 violons, 2 altos, violoncelle, contrebasse ;
éditeur : Breitkopf & Härtel.

Poèmes de Wilhelm Müller

1. GUTE NACHT ! [Gute Nacht]

Fremd bin ich eingezogen,
Fremd zieh ich wieder aus.
Der Mai war mir gewogen
Mit manchem Blumenstrauß ;
Das Mädchen sprach von Liebe,
Die Mutter gar von Eh' –
Nun ist die Welt so trübe,
Der Weg gehüllt in Schnee.

Ich kann zu meiner Reisen
Nicht wählen mit der Zeit,
Muß selbst den Weg mir weisen
In dieser Dunkelheit.
Es zieht ein Mondenschatten
Als mein Gefährte mit,
Und auf den weißen Matten
Such ich des Wildes Tritt.

Was soll ich länger weilen,
Daß man mich trieb' hinaus ?
Laß irre Hunde heulen
Vor ihres Herren Haus.
Die Liebe liebt das Wandern –
Gott hat sie so gemacht –
Von Einem zu dem Andern –
Fein Liebchen, gute Nacht !

Will dich im Traum nicht stören,
Wär' schad um deine Ruh ;
Sollst meinen Tritt nicht hören –
Sacht, sacht die Türe zu !
Schreib im Vorübergehen
An's Tor dir [:] Gute Nacht,
Damit du mögest sehen,
Ich hab an dich [An dich hab ich] gedacht.

2. DIE WETTERFAHNE

Der Wind spielt mit der Wetterfahne
Auf meines schönen Liebchens Haus :
Da dacht' ich schon in meinem Wahne,
Sie piff' den armen Flüchtling aus.

Er hätt' es ehr [eher] bemerken sollen,
Des Hauses aufgestecktes Schild,
So hätt' er nimmer suchen wollen
Im Haus ein treues Frauenbild.

Der Wind spielt drinnen mit den Herzen

1. BONNE NUIT ! [Bonne Nuit]

En étranger je suis venu,
En étranger je repars.
Le mois de mai m'avait fait don
De maints bouquets de fleurs :
La jeune fille parlait d'amour,
Et sa mère, même de mariage –
Désormais, le monde est si sombre,
Le sentier drapé de neige.

Je ne puis choisir l'heure
De mes voyages,
Et dois trouver mon chemin seul
Dans cette obscurité.
L'ombre de la lune
M'accompagne
Et sur les blancs herbages
Je cherche la trace du gibier.

A quoi bon m'attarder encore,
Jusqu'à ce que l'on me chasse ?
Que les chiens fous hurlent
Devant la maison de leur maître.
L'amour aime l'errance –
Dieu l'a ainsi fait –
De l'un à l'autre –
Douce bien-aimée, bonne nuit !

Je ne veux point troubler tes songes,
De crainte de gâcher ton repos ;
Tu n'entendras point mes pas –
Sans bruit, sans bruit, fermons la porte !
Et je t'écris en passant
Sur le porche [:] Bonne nuit,
Pour que tu saches
Que j'ai pensé à toi. [Qu'à toi j'ai pensé]

2. LA GIROUETTE

Le vent joue avec la girouette
Sur la maison de ma belle amie :
Et dans ma folie j'ai cru l'entendre
Huer le pauvre fugitif.

Il aurait dû remarquer plus tôt
L'enseigne plantée sur la maison,
Il n'aurait point cherché en cette demeure
L'image d'une femme fidèle.

Le vent y joue avec les cœurs,

Wie auf dem Dach, nur nicht so laut.
Was fragen sie nach meinen Schmerzen ? –
Ihr Kind ist eine reiche Braut.

3. GEFRORENE TRÄNEN [Gefrorne Tränen]

Gefrorne Tropfen fallen
Von meinen Wangen ab :
Ob es mir denn entgangen,
Daß ich geweinet hab ?

Ei Tränen, meine Tränen,
Und seid ihr gar so lau,
Daß ihr erstarrt zu Eise,
Wie kühler Morgentau ?

Und dringt doch aus der Quelle
Der Brust so glühen heiß,
Als wolltet ihr zerschmelzen
Des ganzen Winters Eis ! [.]

4. ERSTARRUNG

Ich such im Schnee vergebens
Nach ihrer Tritte Spur,
Wo sie an meinem Arme
Durchstrich die grüne Flur.
Ich will den Boden küssen,
Durchdringen Eis und Schnee
Mit meinen heißen Tränen,
Bis ich die Erde seh.

Wo find ich eine Blüte,
Wo find ich grünes Gras ?
Die blumen sind erstorben,
Der Rasen sieht so blaß.

Soll denn kein Angedenken
Ich nehmen mit von hier ?
Wenn meine Schmerzen schweigen,
Wer sagt mir dann von ihr ?

Mein Herz ist wie erfroren [erstorben],
Kalt starrt ihr Bild darin :
Schmilzt je das Herz mir wieder,
Fließt auch das[ihr] Bild dahin.

Comme sur le toit, mais avec plus de douceur.
Que leur importe ma douleur ? –
Leur enfant est une riche fiancée.

3. LARMES GLACÉES

Des gouttes glacées
Tombent de mes joues :
N'aurais-je pas remarqué,
Que j'ai pleuré ?

Ah, larmes, mes larmes,
Êtes-vous donc si tièdes
Que vous vous figiez en glace,
Comme la fraîche rosée du matin ?

Et pourtant, vous jaillissez, brûlantes,
De la source de mon cœur,
Comme si vous vouliez faire fondre
Toute la glace de l'hiver ? [.]

4. ENGOURDISSEMENT

Dans la neige je cherche en vain
La trace de ses pas,
L'endroit où, à mon bras,
Elle a foulé le vert gazon.
Je veux baiser le sol
Transpercer glace et neige
De mes larmes brûlantes
Jusqu'à ce que je voie la terre.

Où trouverai-je une fleur,
Où trouverai-je de l'herbe verte ?
Les fleurs sont mortes,
Et les prés si pâles.

N'est-il donc nul souvenir
Que je puisse emporter d'ici ?
Quand ma douleur se taira,
Qui me parlera d'elle ?

Mon cœur est comme gelé [*mort*]
Son image, froide, y est figée
Si un jour mon cœur fond,
L'[*Son*] image aussi s'en échappera.

5. DER LINDENBAUM

Am Brunnen vor dem Tore,
Da steht ein Lindenbaum :
Ich träumt' in seinem Schatten
So manchen süßen Traum.

Ich schnitt in seine Rinde
So manches liebe Wort ;
Es zog in Freud und Leide
Zu ihm mich immer fort.

Ich mußt' auch heute wandern
Vorbei in tiefer Nacht,
Da hab ich noch im Dunkel [Dunkeln]
Die Augen zugemacht.

Und seine Zweige rauschten,
Als riefen sie mir zu :
Komm her zu mir, Geselle,
Hier findest du deine Ruh !

Die kalten Winde bliesen
Mir grad in's Angesicht ;
Der Hut flog mir vom Kopfe,
Ich wendete mich nicht.

Nun bin ich manche Stunde
Entfernt von jenem [diesem] Ort
Und immer hör ich's rauschen :
Du fändest Ruhe dort !

6. WASSERFLUT

Manche Trän aus meinen Augen
Ist gefallen in den Schnee ;
Seine kalten Flocken saugen
Durstig ein das heiße Weh. [!]

Wann [Wenn] die Gräser sprossen wollen,
Weht daher ein lauer Wind,
Und das Eis zerspringt in Schollen,
Und der weiche Schnee zerrinnt.

Schnee, du weißt von meinem Sehnen :
Sag mir, wohin [Sag wohin doch]
[geht dein Lauf ?]
Folge nach nur meinen Tränen,
Nimmt dich bald das Bächlein auf.

Wirst mit ihm die Stadt durchziehen,
Muntre Straßen ein und aus –

5. LE TILLEUL

Près de la fontaine, devant le porche,
Se dresse un tilleul :
Sous son ombre j'ai fait
Tant de doux songes.

J'ai gravé dans son écorce
Tant de mots d'amour ;
Dans la joie et dans la peine,
Toujours il m'attira.

Aujourd'hui encore j'ai dû passer
Près de lui, dans la nuit profonde,
Et malgré l'obscurité,
J'ai fermé les yeux.

Et ses branches murmuraient
Comme pour m'appeler :
Viens près de moi, compagnon,
Ici, tu trouveras le repos !

La brise froide me soufflait
En plein visage ;
Mon chapeau s'envola de ma tête,
Je ne me retournai pas.

Voilà plusieurs heures maintenant
Que j'ai quitté ce lieu
Et toujours je l'entends murmurer :
Ici, tu aurais trouvé le repos !

6. INONDATION

De mes yeux, bien des larmes
Sont tombées dans la neige ;
Ses flocons froids absorbent,
Assoiffés, ma brûlante peine. [!]

Quand l'herbe commencera à poindre,
Un vent tiède soufflera,
Et la glace se disloquera,
Et la neige molle fondra.

Neige, tu sais à quoi j'aspire :
Dis-moi, quel est ton chemin ?
Il te suffit de suivre mes larmes,
Et bientôt le ruisseau t'emportera.

Avec lui tu traverseras la ville,
Tu parcourras les rues animées –

Fühlst du meine Tränen glühen,
Da ist meiner Liebsten Haus ! [.]

7. AUF DEM FLUSSE

Der du so lustig rauschtest,
Du heller, wilder Fluß,
Wie still bist du geworden,
Gibst keinen Scheidegruß !

Mit harter, starrer Rinde
Hast du dich überdeckt,
Liegst kalt und unbeweglich
Im Sande ausgestreckt.

In deine Decke grab ich
Mit einem spitzen Stein
Den Namen meiner Liebsten
Und Stund und Tag hinein :

Den Tag des ersten Grußes,
Den Tag, an dem ich ging ;
Um Nam und Zahlen windet
Sich ein zerbrochener Ring.

Mein Herz, in diesem Bache
Erkennst du nun dein Bild ? –
Ob's unter seiner Rinde
Wohl auch so reißend schwillt ?

8. RÜCKBLICK

Es brennt mir unter beiden Sohlen,
Tret ich auch schon auf Eis und Schnee ;
Ich möcht nicht wieder Atem holen,
Bis ich nicht mehr die Türme seh.[.]

Hab mich an jedem [jeden] Stein gestoßen,
So eilt' ich zu der Stadt hinaus ;
Die Krähen warfen Bäll und Schloßen
Auf meinen Hut von jedem Haus.

Wie anders hast du mich empfangen,
Du Stadt der Unbeständigkeit !
An deinen blanken Fenstern sangen
Die Lerch und Nachtigall im Streit.

Die runden Lindenbäume blühten,
Die klaren Rinnen rauschten hell,
Und ach, zwei Mädchenaugen glühten ! –

Lorsque tu sentiras mes larmes s'embraser,
Ce sera là, la maison de mon aimée ! [.]

7. SUR LA RIVIERE

Toi qui gazouillais si joyeusement,
Claire rivière impétueuse,
Que tu es devenue silencieuse,
Quoi, pas un adieu !

D'une écorce dure et rigide
Tu t'es couverte,
Tu gis, froide et immobile,
Etendue dans le sable.

Dans ton manteau je grave
D'une pierre acérée
Le nom de ma bien-aimée,
Et l'heure, et le jour :

Le jour où je l'ai rencontrée,
Le jour où je suis parti ;
Autour du nom et des chiffres
S'enroule un anneau brisé.

Mon cœur, dans ce ruisseau,
Reconnais-tu ton image ? –
Cache-t-il sous son écorce
Ardeur si déchirante ?

8. ÉVOCATION DU PASSÉ

Le sol me brûle les pieds,
Bien que je foule glace et neige ;
Je ne veux pas reprendre haleine,
Avant que les tours soient hors de vue. [.]

J'ai trébuché sur chaque pierre,
Tant j'avais hâte de quitter la ville ;
Les corneilles jetaient boules de neige
[et grêlons]
Sur mon chapeau, à chaque maison.

Tu m'avais accueilli bien autrement,
Ville de l'inconstance !
A tes fenêtres étincelantes
Alouette et rossignol rivalisaient de chants.

Les tilleuls ronds fleurissaient,
Les clairs ruisseaux gazouillaient, éclatants,
Hélas ! deux yeux de jeune fille brillaient –

Da war's geschehn um dich, Gesell !

Kömmt mir der Tag in die Gedanken,
Möcht ich noch einmal rückwärts sehn,
Möcht ich zurücker wieder wanken,
Vor ihrem Hause stille stehn.

9. DAS IRRLICHT [Irrlicht]

In die tiefsten Felsengründe
Lockte mich ein Irrlicht hin :
Wie ich einen Ausgang finde, [autographe : ?
avec point d'orgue]
Liegt nicht schwer mir in dem Sinn.

Bin gewohnt das Irre Gehen,
's führt ja jeder Weg zum Ziel :
Unsre Freuden, unsre Wehen [Liedern],
Alles eines Irrlichts Spiel.

Durch des Bergstroms trockne Rinnen
Wind ich ruhig mich hinab —
Jeder Strom wird's Meer gewinnen,
Jedes Leiden auch ein [sein] Grab.

10. RAST

Nun merk ich erst, wie müd ich bin,
Da ich zur Ruh' mich lege ;
Das Wandern hielt mich munter hin
Auf unwirtbarem Wege.

Die Füße frugen nicht nach Rast,
Es war zu kalt zum Stehen ,
Der Rücken fühlte keine Last.
Der Sturm halt fort mich wehen.

In eines Köhlers engem Haus
Hab Obdach ich gefunden ;
Doch meine Glieder ruhn nicht aus :
So brennen ihre Wunden.

Auch du, mein Herz, in Kampf un Sturm
So wild und so verwegen,
Fühlst in der Still erst deinen Wurm
Mit heißem Stich sich regen.

C'en était fait de toi, compagnon !

Lorsque ce jour me revient à l'esprit,
J'aimerais pouvoir regarder derrière moi,
J'aimerais repartir, titubant,
Devant sa maison, me tenir, immobile.

9. LE FEU FOLLET [Feu follet]

Dans les profondeurs de l'abîme rocheux
M'attirait un feu follet :
Comment trouverai-je une issue
je n'y songe guère.

Je suis habitué à l'errance,
Tout chemin mène au but :
Nos joies, nos peines
Tout n'est que jeu de feu follet.

A travers le lit sec du torrent
Je descends paisiblement —
Tous les fleuves rencontrent la mer,
Et toute peine un [son] tombeau.

10. HALTE

Je ne sens ma lassitude
Que lorsqu'enfin je me repose
La marche me maintenait alerte
Sur le chemin inhospitalier.

Mes pieds ne réclamaient pas le repos
Il faisait trop froid pour s'arrêter ;
Mon dos ne sentait nul fardeau.
La tempête qui soufflait m'aidait à avancer.

Dans la cabane d'un charbonnier
J'ai trouvé un abri ;
Mais mes membres ne se délassent pas,
Tant leurs blessures me brûlent.

Et toi, mon cœur, dans la lutte et la tempête
Si farouche et si téméraire,
Dans le silence, tu sens le dragon
Se réveiller avec une brûlante morsure.

11. FRÜHLINGSTRAUM

Ich träumte [träumt'] von bunten Blumen,
So wie sie wohl blühen im Mai ;
Ich träumte von grünen Wiesen,
Von lustigem Vogelgeschrei.

Und als die Hähne krächten,
Da ward mein Auge wach ;
Da ward es kalt und finster,
Es schrieten die Raben vom Dach.

Doch an den Fensterscheiben,
Wer malte die Blätter da ?
Ihr lacht wohl über den Träumer
Der Blumen im Winter sah ?

Ich träumte von Lieb um Liebe,
Von einer schönen Maid,
Von Herzen und von Küssen,
Von Wonn [Wonne] und Seligkeit.

Und als die Hähne krächten,
Da ward mein Herze wach ;
Nun sitz ich hier alleine
Und denke dem Traume nach.

Die Augen schließ ich wieder,
Noch schlägt das Herz so warm.
Wann grünt ihr Blätter am Fenster ?
Wann halt ich dich, Liebhen [ich mein
Liebchen], im Arm ?

12. EINSAMKEIT

Wie ein trübe Wolke
Durch heitre Lüfte geht,
Wenn in der Tanne [Tannen] Wipfel
Ein mattes Lüftchen weht :

So zieh ich meine Straße
Dahin mit trägem Fuß,
Durch helles, frohes Leben
Einsam und ohne Gruß.

Ach, daß die Luft so ruhig !
Ach, daß die Welt so licht !
Als noch die Stürme tobten,
War ich so elend nicht.

11. REVE DE PRINTEMPS

J'ai rêvé de fleurs de toutes les couleurs
Comme il en fleurit en mai,
J'ai rêvé de vertes prairies
Et de joyeux chants d'oiseaux.

Et lorsque les coqs chantèrent
Mes yeux s'éveillèrent ;
Tout devint froid et sombre,
Les corbeaux croassaient sur le toit.

Mais sur les vitres,
Qui avait peint ces feuillages ?
Sans doute riez-vous du rêveur,
Qui a vu des fleurs en hiver ?

J'ai rêvé d'amour pour l'amour,
D'une belle jeune fille
De cœurs et de baisers,
De délices et de félicité.

Et lorsque les coqs chantèrent
Mon cœur s'est éveillé ;
Je suis assis seul ici,
Et je songe à mon rêve.

Je referme les yeux,
Mon cœur bat encore avec tant de chaleur.
Quand reverdirez-vous, feuilles, à la fenêtre ?
Quand te tiendrai-je, bien-aimée [*Quand
tiendrai-je ma bien-aimée*] [dans mes bras ?

12. SOLITUDE

Comme un sombre nuage
Traverse le ciel serein,
Quand à la cime du sapin [*première impression :
des sapins*]
Souffle une faible brise :

Ainsi je poursuis ma route
D'un pas pesant,
Traversant la vie claire et joyeuse
Seul et repoussé de tous.

Hélas ! Faut-il que le ciel soit si calme !
Le monde si lumineux !
Lorsque les tempêtes se déchaînaient
je n'étais pas si malheureux.

13. (1.) DIE POST

Von der Straße her ein Posthorn klingt.
Was hat es, daß es so hoch aufspringt,
Mein Herz ?

Die Post bringt keinen Brief für dich :
Was drängst du denn so wunderbarlich,
Main Herz ?

Nun ja, die Post kömmt aus der Stadt,
Wo ich ein liebes Liebchen hatt',
Mein Herz !

Willst wohl einmal hinübersehn
Und fragen, wie es dort mag gehn,
Mein Herz ?

14. (2.) DER GREISE KOPF

Der Reif hatt' [hat] einen weißen Schein
Mir über's Haar gestreuet.
Da meint' [glaubt'] ich schon ein Greis zu sein,
Und hab mich sehr gefreuet.

Doch bald ist er hinweggetaut,
Hab wieder schwarze Haare,
Daß mir's vor meiner Jugend graut –
Wie weit noch bis zur Bahre !

Vom Abendrot zum Morgenlicht
Ward mancher Kopf zum Greise.
Wer glaubt's ? Und meiner ward es nicht
Auf dieser ganzen Reise !

15. (3.) DIE KRÄHE

Eine Krähe war mit mir
Aus der Stadt gezogen,
Ist bis heute für und für
Um mein Haupt geflogen.

Krähe, wunderliches Tier,
Willst mich nicht verlassen ?
Meinst wohl bald als Beute hier
Meinen Leib zu fassen ?

Nun, es wird nicht weit mehr gehn
An dem Wanderstabe.
Krähe, laß mich endlich sehn
Treue bis zum Grabe !

13. (1.) LA MALLE-POSTE

Sur la route retentit un cor de postillon.
Pourquoi bondir si haut,
Mon cœur ?

La malle ne t'apporte pas de lettre :
Pourquoi battre si étrangement,
Mon cœur ?

Eh bien, oui, la malle vient de la ville
Où j'avais une bien-aimée,
Mon cœur !

Voudrais-tu peut-être y jeter un dernier regard
Et demander ce qui s'y passe,
Mon cœur ?

14. (2.) LA TETE CHENUE

Le givre avait [a] répandu un éclat blanc
Sur mes cheveux.
Déjà, j'ai cru être un vieillard,
Et je m'en suis réjoui.

Mais il a bien vite fondu,
J'ai retrouvé mes cheveux noirs,
Et ma jeunesse me fait horreur –
Qu'il est long le chemin du cercueil !

Entre le crépuscule et l'aube,
Certaines têtes blanchissent.
Le croirait-on ? Et la mienne ne l'a pas fait
Tout au long de ce voyage !

15. (3.) LA CORNEILLE

Avec moi une corneille
Avait quitté la ville,
Elle n'a cessé jusqu'à ce jour
De voler autour de ma tête.

Corneille, étrange animal,
Ne veux-tu point me quitter ?
Sans doute espères-tu bientôt
Te repaître de mon corps ?

Va, je n'irai plus bien loin
Avec mon bâton de voyageur.
Corneille, montre-moi enfin ce qu'est
La constance jusqu'au tombeau!

16. (4.) LETZTE HOFFNUNG

Hier [Hie] und da ist an den Bäumen
 Noch ein buntes [Manches bunte] Blatt zu
 sehn,
 Und ich bleibe vor den Bäumen
 Oftmals im Gedanken stehn.

Schaue nach dem einen Blatte,
 Hänge meine Hoffnung dran ;
 Spielt der Wind mit meinem Blatte,
 Zittr'ich, was ich zittern kann.

Ach, und fällt das Blatt zu Boden,
 Fällt mit ihm die Hoffnung ab,
 Fall ich selber mit zu Boden,
 Wein auf meiner Hoffnung Grab.

17. (5.) IM DORFE

Es bellen die Hunde, es rasseln die Ketten.
 Die Menschen schnarchen [Es schlafen die
 Menschen] in ihren Betten,
 Träumen sich manches, was sie nicht haben,
 Tün sich im Guten und Argen erlaben :
 Und morgen früh ist alles zerflossen.–
 Je nun, sie haben ihr Teil genossen,
 Und hoffen, was sie noch übrig ließen,
 Doch wieder zu finden auf ihren Kissen.

Bellt mich nur fort, ihr wachen Hunde,
 Laßt mich nicht ruhn in der Schlummerstunde !
 Ich bin zu Ende mit allen Träumen –
 Was will ich unter den Schläfern säumen ?

18. (6.) DER STÜRMISCHE MORGEN

Wie hat der Sturm zerrissen
 Des Himmels graues Kleid !
 Die Wolkenfetzen flattern
 Umher in mattem Streit.

Und rote Feuerflammen
 Ziehn zwischen ihnen hin.
 Das nenn ich einen Morgen
 So echt nach meinem Sinn !

Mein Herz sieht an dem Himmel
 Gemalt sein eignes Bild –
 Es ist nichts als der Winter,
 Der Winter kalt und wild.

16. (4.) DERNIER ESPOIR

Çà et là, on voit encore aux arbres
 Une [*Mainte*] feuille colorée,
 Et je reste souvent devant les arbres
 Plongé dans mes pensées.

Je regarde l'unique feuille
 J'y attache tout mon espoir ;
 Si le vent joue avec ma feuille,
 je tremble autant qu'on peut trembler.

Hélas ! et si la feuille tombe au sol,
 Mon espoir s'effondre avec elle,
 je tombe moi-même à terre,
 Et pleure sur le tombeau de mon espoir.

17. (5.) AU VILLAGE

Les chiens aboient, les chaînes cliquettent.
 Les hommes ronflent [*dorment*] au fond de
 leurs lits,
 Rêvent de ce qu'ils n'ont pas,
 Se ragaillardissent dans le bien et dans le mal :
 Et au matin, tout s'est évanoui. –
 Eh bien ! ils en ont largement profité
 Et espèrent que ce qu'ils ont laissé,
 Ils le retrouveront sur l'oreiller.

Poursuivez-moi de vos abois, chiens éveillés,
 Refusez-moi le repos à l'heure du sommeil !
 J'en ai fini de tous les rêves –
 À quoi bon m'attarder parmi les dormeurs ?

18. (6.) LE MATIN D'ORAGE

Comme l'orage a déchiré
 Le manteau gris du ciel !
 Les lambeaux de nuages flottent
 Alentour dans une lutte languissante.

Et des flammes rouges
 Passent entre eux.
 Voilà un matin
 Conforme à mes vœux !

Mon cœur voit dans le ciel
 Sa propre image –
 Ce n'est que l'hiver,
 L'hiver froid et sauvage.

19. (7.) TÄUSCHUNG

Ein Licht tanzt freundlich vor mir her ;
Ich folg ihm nach die Kreuz und Quer ;
Ich folg ihm gern und seh's ihm an,
Daß es verlockt den Wandersmann.
Ach, wer wie ich so elend ist,
Gibt gern sich hin der bunten List,
Die hinter Eis und Nacht und Graus
Ihm weist ein helles, warmes Haus
Und eine liebe Seele drin –
Nur Täuschung ist für mich Gewinn !

20. (8.) DER WEGWEISER

Was vermeid ich denn die Wege,
Wo die andren [ändern] Wanderer gehn,
Suche mir versteckte Stege
Durch verschneite Felsenhöhn ?

Habe ja doch nichts begangen,
Daß ich Menschen sollte scheun –
Welch ein törichtes Verlangen
Treibt mich in die Wüstenein ?

Weiser stehen auf den Straßen [Wegen],
Weisen auf die Städte zu,
Und ich wandre sonder Maßen,
Ohne Ruh, und suche Ruh.

Einen Weiser seh ich stehen
Unverrückt vor meinem Blick ;
Eine Straße muß ich gehen,
Die noch keiner ging zurück.

21. (9.) DAS WIRTSHAUS

Auf einen Totenacker
Hat mich mein Weg gebracht.
Allhier will ich einkehren :
Hab ich bei mir gedacht.

Ihr grünen Totenkränze
Könnt wohl die Zeichen sein,
Die müde Wanderer laden
In's kühle Wirtshaus ein.

Sind denn in diesem Hause
Die Kammern all besetzt ?
Bin matt zum Niedersinken [,]
Und [Bin] tödlich schwer verletzt.

19.(7.) ILLUSION

Une lumière danse, aimable, devant moi ;
je suis sa course zigzagante ;
je la suis volontiers et je la vois
Qui attire le voyageur.
Hélas ! qui est aussi malheureux que moi
Cède avec joie à ce piège coloré,
Qui derrière la glace, la nuit et l'horreur
Lui montre une maison claire et chaude
Et, à l'intérieur, une âme chérie –
Je n'y gagne qu'une illusion !

20. (8.) LE POTEAU INDICATEUR

Pourquoi éviter les chemins
Qu'empruntent les autres voyageurs,
Pourquoi chercher des sentes dérobées
A travers les sommets enneigés ?

je n'ai rien commis pourtant,
Qui me fasse redouter les hommes –
Quel désir insensé
Me pousse dans ces contrées désolées ?

Des poteaux se dressent sur les routes [*chemins*]
Montrant la direction des villes,
Et je marche sans trêve,
Sans me reposer, aspirant au repos.

Je vois un poteau se dresser
Immobile sous mes yeux ;
Il me faut emprunter une route
Dont nul n'est jamais revenu.

21. (9.) LAUBERGE

Vers un cimetière
Mon chemin m'a conduit.
C'est là que je voudrais loger :
Ai-je songé en moi-même.

Vertes couronnes mortuaires
Vous pourriez être les signes
Qui invitent le voyageur las
A entrer dans l'auberge fraîche.

Dans cette demeure
Toutes les chambres sont-elles prises ?
Je suis épuisé à en tomber[,]
Et [*Suis*] mortellement blessé.

O unbarmherz'ge Schenke,
Doch weisest du mich ab ?
Nun weiter denn, nur weiter,
Mein treuer Wanderstab !

22. (10.) MUT !
[Mut]

Fliegt der Schnee mir in's Gesicht,
Schüttl' ich ihn herunter.
Wenn mein Herz im Busen spricht,
Sing ich hell und munter.

Höre nicht, was es mir sagt,
Habe keine Ohren,
Fühle nicht, was es mir klagt,
Klagen ist für Toren.

Lustig in die Welt hinein
Gegen Wind und Wetter !
Will kein Gott auf Erden sein,
Sind wir selber Götter.

23. (11.) DIE NEBENSONNEN

Drei Sonnen sah ich am Himmel stehn,
Hab lang und fest sie angesehen [angeschaut] ;
Und sie auch standen da so stier,
Als könnten [Als wollten] sie nicht weg

[von mir.

Ach meine Sonnen seid ihr nicht !
Schaut andren [andern] doch in's Angesicht !
Ja [Ach], neulich hatt' ich auch wohl drei :
Nun sind hinab die besten zwei.
Ging'nur die dritt' erst hinterdrein !
Im Dunkel [Dunkeln] wird mir wohler sein.

24. (12.) DER LEIERMANN

Drüben hinter'm Dorfe
Steht ein Leiermann,
Und mit starren Fingern
Dreht er was er kann.

Barfuß auf dem Eise
Schwankt [Wankt] er hin und her ;
Und sein kleiner Teller
Bleibt ihm immer leer.

O taverne impitoyable,
Tu me refuses l'entrée ?
Eh bien, en route, en route encore,
Mon fidèle bâton !

22. (10.) COURAGE !
[Courage]

Si la neige me vole au visage
Je la secoue.
Quand mon cœur parle dans ma poitrine,
je chante haut et clair.

Je n'entends pas ce qu'il me dit,
Je n'ai pas d'oreille,
Je ne sens pas ce dont il se plaint,
Les plaintes sont bonnes pour les fous.

Gaiement de par le monde
Contre vents et tempêtes !
S'il n'y a pas de Dieu sur terre,
Soyons nous-mêmes des dieux.

23. (11.) LES PARHÉLIES

J'ai vu trois soleils dans le ciel,
je les ai contemplés longuement, fixement ;
Et ils restèrent là, eux aussi, immobiles
Comme s'ils ne pouvaient [voulaien] s'éloigner

[de moi.

Hélas ! vous n'êtes pas mes soleils
Regardez donc d'autres visages !
Oui [Hélas !], j'en avais trois, moi aussi,
[tout récemment :
Mais les deux meilleurs se sont couchés.
Que le troisième disparaisse donc à leur suite !
je serai mieux dans l'obscurité.

24. (12.) LE JOUEUR DE VIELLE

Là-bas, derrière le village
Il y a un joueur de vielle,
Qui, les doigts engourdis,
Tourne sa roue comme il peut.

Pieds nus sur la glace
Il va, chancelant ;
Et sa petite sébile
Reste toujours vide.

Keiner mag ihn hören,
Keiner sieht ihn an ;
Und die Hunde brummen [knurren]
Um den alten Mann.

Und er läßt es gehen
Alles, wie es will,
Dreht, und seine Leier
Steht ihm nimmer still.

Wunderlicher Alter,
Soll ich mit dir gehn ?
Willst zu meinen Liedern
Deine Leier drehn ?

Nul ne veut l'entendre,
Nul ne le regarde ;
Et les chiens grognent
Autour du vieil homme.

Et il laisse tout aller
A son gré,
Il tourne sa roue, et sa vielle
jamais ne se tait.

Etrange vieillard
Dois-je partir avec toi ?
Joueras-tu de ta vielle
Pour accompagner mes chansons ?

*Traduit de l'allemand par Odile Demange
© Actes Sud 1997 pour la traduction française*

*NB Les modifications apportées par Schubert au texte de
Wilhelm Müller sont indiquées entre crochets*

*La numérotation entre parenthèses est celle du texte
d'origine.*

Biographies

Hans Zender

Né en 1936 à Wiesbaden. Après des études de composition, de direction d'orchestre et de piano à Francfort et à Fribourg, il devient chef d'orchestre du Théâtre de Fribourg. En 1963, il suit une année d'étude à la Villa Massimo de Rome et devient ensuite chef d'orchestre de l'Opéra de Bonn. Après une nouvelle année à la Villa Massimo en 1968, il est directeur musical à l'Opéra de Kiel de 1969 à 1972 et, de 1971 à 1983, premier chef d'orchestre de l'Orchestre symphonique de la Radio de la Sarre avec lequel il effectue des tournées dans le monde entier. En 1984, il est nommé directeur musical de l'Opéra de Hambourg, fonction qu'il occupera jusqu'en 1987. Hans Zender a collaboré aux festivals de Bayreuth, Salzbourg, Berlin et Vienne. De 1988 à 2000, il est professeur de composition à la Musikhochschule de Francfort. Parmi ses nombreuses compositions, notons *Hölderlin lesen I-IV* pour quatuor à cordes et voix ; *Stephen Climax*, opéra en trois actes ; *Don Quijote de la Mancha* ; *Schuberts Winterreise (eine komponierte Interpretation)*, pour ténor et petit orchestre ; *Canto I-VIII*. En 1997, il reçoit le Goethepreis de la Ville de Francfort. La même année, paraît chez CPO (Concord) une Zender-Edition comprenant des œuvres classiques et modernes (17 CD) dirigées par Hans

Zender. Depuis 1999, il est co-directeur de l'Orchestre symphonique de la SWF en tant que chef invité permanent. En 2000, il donne des conférences lors des Cours d'été de Darmstadt sur une nouvelle définition de l'harmonie, et, en 2002, il est invité à Berlin par le Wissenschaftskolleg. Hans Zender est également l'auteur de deux livres d'essais *Happy New Ears* et *Wir steigen niemals in denselben Fluß*.

Kurt Azesberger, ténor

Né à Linz, Kurt Azesberger a commencé sa formation musicale comme soliste à la maîtrise du monastère Saint-Florian en Autriche. Après des études au Conservatoire de Linz, il entre à la Musikhochschule de Vienne, où il étudie auprès de Hilde Rössel-Majdan et de Kurt Equiluz et obtient son diplôme de lied et d'oratorio en 1987. Kurt Azesberger est régulièrement l'invité des grands festivals internationaux (Schubertiades de Feldkirch, Festival Bruckner de Linz, Edimbourg, Glyndebourne...) et se produit avec des orchestres tels que le London Philharmonic Orchestra, le Residenz Orchester de La Haye, l'Orchestre de chambre de Lausanne et le Concentus Musicus. Il se distingue particulièrement dans le rôle de l'Évangéliste des Passions de Bach, Titus dans *La Clémence de Titus* de Mozart, Egiste dans *Elektra* de Strauss. Ces dernières années, il porte un intérêt accru au répertoire

contemporain. Au cours de la saison 2001-2002, il s'est produit en particulier dans *LEchelle de Jacob* de Schönberg (Berlin, Salzbourg), *Winterreise* de Zender (Lausanne, Linz), *Wozzek* de Berg (Gênes) et la *Sérénade pour ténor et cor* de Britten (Dortmund).

Jonathan Nott, direction

Né en 1962 à Solihull en Grande Bretagne, il fait ses études au Collège Saint John à Cambridge et étudie le chant au Royal Northern College of Music de Manchester, Assistant au National Opera Studio de Londres, il est ensuite Kapellmeister à l'Opéra de Francfort en 1989. En 1992-1993, il est Kapellmeister à l'Opéra d'Etat de Wiesbaden et, en 1995-1996, directeur général de la musique de cette ville. Au Festival de Wiesbaden, il dirige le *Ring* de Wagner. Directeur musical de l'Ensemble Intercontemporain depuis 2000, Jonathan Nott dirige par ailleurs de nombreux orchestres symphoniques, parmi lesquels l'Orchestre Philharmonique de Bergen, l'Orchestre de la Radio de Stockholm, l'Orchestre Symphonique du WDR de Cologne et celui du SWR de Stuttgart, avec des solistes comme Gidon Kremer, Christian Tetzlaff, Boris Pergamenschikow et Sabine Meyer. Reconnu pour son vaste répertoire symphonique et d'opéra, il participe également à la création d'œuvres de compositeurs parmi lesquels on peut citer Wolfgang Rihm, Emmanuel

Nunes, Brian Ferneyhough et Michael Jarrell. Directeur musical de l'Orchestre Symphonique de Lucerne de 1997 à 2002, Jonathan Nott est aussi directeur musical de l'Orchestre Symphonique de Bamberg depuis 2000. Au cours de la saison 2001-2002, il a dirigé pour la première fois l'Orchestre Philharmonique de Berlin (avec lequel il a réalisé une série d'enregistrements d'œuvres de Ligeti) et celui du Gewandhaus de Leipzig.

Ensemble

Intercontemporain

Fondé en 1976 par Pierre Boulez, l'Ensemble Intercontemporain est conçu pour être un instrument original au service de la musique du XX^e siècle. Formé de trente et un solistes, il a pour directeur musical Jonathan Nott. Chargé d'assurer la diffusion de la musique de notre temps, l'Ensemble donne environ soixante-dix concerts par saison en France et à l'étranger. En dehors des concerts dirigés, les musiciens ont eux-mêmes pris l'initiative de créer plusieurs formations de musique de chambre dont ils assurent la programmation. Riche de plus de 1800 titres, son répertoire reflète une politique active de création et comprend également des classiques de la première moitié du XX^e siècle ainsi que les œuvres marquantes écrites depuis 1950. Il est également actif dans le domaine de la création faisant appel aux sons de synthèse grâce à ses relations privilégiées avec l'Institut de Recherche

et Coordination Acoustique Musique (Ircam).

Depuis son installation à la Cité de la Musique, en 1995, l'Ensemble a développé son action de sensibilisation de tous les publics à la création musicale en proposant des ateliers, des conférences et des répétitions ouvertes au public. En liaison avec le Conservatoire de Paris, la cité de la musique ou dans le cadre d'académies d'été, l'Ensemble met en place des sessions de formation de jeunes professionnels, instrumentistes ou compositeurs, désireux d'approfondir leur connaissance des langages musicaux contemporains.

flûte

Emmanuelle Ophèle

hautbois

László Hadady
Didier Pateau

clarinette

André Trouttet

clarinette basse

Alain Billard

bassons

Pascal Gallois
Paul Riveaux

cor

Jens McManama

trompette

Jean-Jacques Gaudon

percussions

Vincent Bauer
Michel Cerutti
Samuel Favre

harpe

Frédérique Cambreling

violons

Jeanne-Marie Conquer
Hae-Sun Kang
Ashot Sarkissjan

altos

Christophe Desjardins
Odile Auboin

violoncelle

Pierre Strauch

contrebasse

Frédéric Stochl

musiciens supplémentaires

flûte

Sandrine Poncet

trombone

Joël Waisse

percussion

Gianny Pizzolato

guitare

Marie-Thérèse Ghirardi

accordéon

Stéphane Puc

Equipe technique

**Ensemble
Intercontemporain**

régie générale
Jean Radel

régie plateau
Damien Rochette, Philippe
Jacquin, Nicolas Berteloot

Cité de la musique

Direction de la communication
Hugues de Saint Simon

Rédaction en chef
Pascal Huynh

Secrétariat de rédaction
Sandrine Blondet